

GÉNÉRAL P. E. JACQUOT

ancien membre du conseil supérieur de la guerre

CHIMÈRES OU RÉALITÉS

•

essai

de

**stratégie
occidentale**

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE
D'ANDRÉ MALRAUX



GALLIMARD

1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010

1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020

1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030

1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040



**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.**
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

Mon cher Jacquot,

Si vivace que demeure, dans votre mémoire amicale, le souvenir de nos conversations sur quelques spécialistes de l'art militaire, il ne justifierait pas mon intrusion ici. Mais l'histoire de la guerre est un domaine de l'histoire; et sans doute un essai de stratégie serait-il assuré d'une audience étendue s'il n'était suspect, surtout au lecteur cultivé, d'esprit conventionnel. Ce lecteur a le goût de l'indépendance nationale, non celui de l'esprit de caserne; le lien entre la liberté de l'esprit et l'expérience de l'auteur est pour lui d'un grand poids, car il sait que la liberté de l'esprit, en ces matières, est souvent d'autant plus étendue que la compétence l'est moins. On ne jugera donc pas vain, peut-être, qu'au seuil d'un livre qui veut rendre la confusion d'hier et d'aujourd'hui intelligible, afin de rendre lucide

toute action future, notre récente fraternité d'armes témoigne de ceci : le spécialiste qui va envisager ici le combat d'une armée faible (la nôtre) contre une armée forte, n'a commandé deux ans durant, que des volontaires; celui qui dit les choses les plus justes du sentiment populaire, de la défense du sol, des limites de la guérilla, du rationnel et l'irrationnel que la guerre doit à l'homme, est l'un des très rares brevetés d'état-major qui combattirent au maquis.

Le mystère qui entoure les livres d'art militaire est singulier. Ceux qui ne les ont pas lus (c'est-à-dire presque tout le monde) imaginent comme les éléments d'une science équivoque et secrète, des textes fort clairs qui tentent tous de substituer une conception précise de la guerre à la conception confuse que s'en fait leur temps. Nul n'en conteste l'importance, car l'invention du moulin à vent ou du collier d'attelage, celle même de la machine à vapeur, ne pesèrent pas plus sur le monde que la création des hétaires macédoniens et de la légion romaine. La réflexion sur la guerre devrait-elle être réservée aux combattants? Ni Guibert, ni Bourcet, ni Clausewitz, ni Jomini, n'ont commandé en chef devant l'ennemi. Aux militaires? Delbrück était un professeur. L'histoire n'a été établie principalement ni par les

hommes d'Etat, ni par les juristes, ni par les administrateurs, mais par les historiens; et s'il est naturel que l'histoire de la guerre soit faite surtout par les professionnels, il ne le serait guère de penser qu'elle doive l'être pour eux.

Il est vrai que le soldat n'est pas seulement séparé des autres hommes par une "profession", mais aussi par la frontière du sang. L'Européen porte à l'officier sans courage, comme au prêtre sans foi, une hostilité qu'il ne porte ni au commerçant sans probité, ni au politicien sans honneur : les premiers ne sont pas pour lui de simples menteurs, mais des usurpateurs. L'armée a été un Ordre. Et chacun de nous souhaite connaître, aux questions que posait à César la campagne des Gaules, la réponse de Napoléon. Pourtant ceux qui cherchaient ce que pense un soldat ont été souvent découragés de trouver ce que pense un militaire; de rencontrer une littérature pieuse qui défend, sous le nom de technique, des conventions dont ils espéraient précisément qu'elles seraient dénoncées avec une compétence qu'ils ne possédaient pas. De l'histoire militaire, ils attendaient qu'elle leur révélât, mieux que l'autre, la variable complexité du si vieux problème de la force, et la forme particulière qu'il est en train de prendre...

Vous tentez de leur répondre. En constatant qu'il n'est pas facile de préciser une complexité, là où votre lecteur souhaite rencontrer tantôt le mystère, et tantôt la simplicité. Car rien de plus clair que d'être le plus fort; mais non que de le devenir — ni, parfois, de le demeurer.

Problème que le déterminisme et le matérialisme semblaient avoir presque résolu en subordonnant les questions de tactique à celles d'armement, le talent de Frédéric II à la production industrielle de l'Allemagne. La première partie du XIX^e siècle; dominée par le souvenir de trois grands capitaines: le maréchal de Saxe, Frédéric et Napoléon, dont les soldats possédaient souvent les mêmes armes que ceux qu'ils battaient (la phrase sur les victoires dues aux jambes des soldats est d'abord de Maurice de Saxe), avait étudié l'armement avec moins de soin que notre époque, car "la guerre au poids" n'est concevable qu'entre poids de même nature. « Les Américains battront les Russes parce qu'ils posséderont plus de chars », à condition que leurs chars ne soient pas inférieurs aux russes. L'obsession de l'arme nouvelle, inséparable de celle de la production, a fait recomposer l'histoire militaire selon une conception où les bétaires deviennent un corps

de chars que ne possédèrent pas les ennemis d'Alexandre. Mais cette cavalerie macédonienne n'était nullement invincible, la tactique de dispersion de la cavalerie perse nullement condamnée : celle-ci fut reprise, non sans succès, par les Parthes et par Sapor, contre des soldats non moins redoutables que les Macédoniens. La décision, à Arbèles comme au Granique, semblait encore emportée par le génie d'Alexandre — par la manœuvre la plus efficace d'un nouvel instrument.

Mais où Darius a-t-il combattu comme Mélas à Marengo, comme Soubise à Rossbach? Le mot bataille n'a pas encore cessé de suggérer un combat pour l'exécution de plans opposés; la tactique demeure un moyen de jeter le poids décisif en tel lieu, à tel moment : une technique de la surprise. Or, si nous concevons les victoires des chefs de guerre, à l'époque des grandes monarchies, comme des surprises subtilement ou puissamment gouvernées, concevons-nous ainsi toutes les autres — celles, par exemple, des capitaines anglais de la guerre de Cent Ans? Après Crécy, où sont les surprises? Les manœuvres anglaises ne nous frappent nullement comme celles d'Annibal et de César : le Prince Noir "devait-il" être victorieux, ou la chevalerie française s'est-elle

précipitée au désastre, sur le corps de ses propres fantassins ?

N'est-il pas trop simple de supposer qu'elle avait choisi de maintenir la prouesse féodale, que les Anglais avaient choisi d'abandonner ? Les compagnons d'Edouard III montrent dans les chroniques le même sens de l'honneur que ceux de Philippe VI, à qui ils ressemblent fort ; la conception que les Français ont de la guerre avait été celle des Anglais ; une conception parente avait ramené par deux fois à la défaite la chevalerie perse. Comme un instinct désespéré fait reconstruire, au-dessus des villes ensevelies par les laves, des villes ensevelies à leur tour, la même conception a conduit l'Asie d'hier à être colonisée : car aucun prince indien, si riche fût-il, ne tenta d'opposer aux Anglais une artillerie de mercenaires européens. A maintes époques, la guerre prend forme de rites.

La victoire appartient alors à celui qui, refusant le premier de les observer, décide de ne connaître que la volonté de vaincre — décision qui appelle sa tactique et son armement propres. Bonaparte déchire les règles du jeu comme Edouard III, par d'autres moyens et pour la même fin. Mais la forme de la sou-

mission à ces règles qui impliquent la défaite, n'avait été imposée ni par le caractère de Mélas, ni par l'honneur de la chevalerie perse, française, musulmane ou mabratté; elle avait été celle de la soumission aux règles anciennes. Si bien que l'histoire de la guerre serait celle d'une succession de découvertes, dégradées en rites militaires vaincus par de nouvelles découvertes.

Le rôle des inventions dans ces découvertes est inégal, et on a noté depuis longtemps que les Chinois ont inventé la poudre pour fabriquer des pétards. Le génie s'y exprime par la révélation des rapports vrais entre des forces dont certaines sont encore virtuelles; il emporte la victoire en utilisant ce qui pouvait être, pour avoir découvert ce qui était.

L'historien nous rend intelligible une prise provisoirement décisive de l'homme sur les hommes. Et c'est de cette clarté fascinante et vaine que nous lui sommes reconnaissants, car nous n'ignorons pas que l'étude la plus attentive des textes de Napoléon n'a fait gagner de batailles à personne. L'histoire militaire nous retient dans la mesure où elle délivre cette intelligibilité de la convention, de la confusion et du théâtre. Mais lorsqu'elle s'attache à la dernière vague du passé d'où semblent déferler

à la fois le présent et le plus proche avenir, l'image qu'elle nous propose du monde cesse d'être hypothèse, nous atteint par une menace d'horoscope. « Sur quoi l'empire perse eût-il pu fonder sa défense ? » n'a pas le même son que : « Voici sur quoi nous entendons fonder la nôtre. »...

Maint lecteur vous sera reconnaissant de lui avoir enseigné que le poids de l'armée russe n'est pas plus lourd que celui de la Wermacht; que les chars lourds ne sont peut-être plus que les derniers cuirassiers de Reichshoffen; que les armes atomiques ne résoudraient tout que si un seul belligérant les possédait. Votre analyse du front continu montre avec une force de symbole le conflit qui oppose une survivance (et les illusions qu'elle apporte) à la prise de conscience d'une réalité qui la condamne. Il est votre ligne de lances de Crécy...

Mais Crécy n'appartient qu'au passé. Alors que — semblable en cela au politique — vous devez lier votre analyse à une action éventuelle, dont elle tire non seulement son éclairage, mais encore sa nature. L'histoire militaire est celle de la lutte entre les inventions d'épées et celles de cuirasses. Nous savons que chacune de ces inventions a augmenté le nombre des

morts plus qu'elle n'a changé les données du problème; données que le développement de l'aviation et les armes atomiques modifient sans métamorphoser le problème lui-même : la bombe H est un moment de la guerre. Le critique civil nous explique pourquoi la guerre devrait cesser, et le critique militaire, comment elle continue... Toute réflexion suivie appliquée à l'histoire militaire y fait apparaître une saisissante constance, et le mol acharnement des hommes à confondre cette constance avec une répétition. Les gaz n'ont joué aucun rôle de 1940 à 1945. Le bouleversement apporté par les armes nouvelles est semblable à celui de l'Apocalypse par quoi les révolutions commencent; dans son sillage, le bouclier ou la parade trouvés, l'organisation élabore une fois de plus les moyens d'action qui détruiront les rites...

L'intérêt de votre analyse est donc de montrer comment est concevable la défense de l'Europe (et d'abord de la France), compte tenu de l'emploi des armes atomiques, lorsque celui qui tente de la concevoir, et qui peut être chargé d'y participer, entend la délivrer des rites et de la confusion. Des moyens que vous proposez ensuite jusque dans le détail, la discussion appartient à vos collègues; de la

possibilité de les employer, on sait que je crois notre système de gouvernement aussi peu susceptible de préparer la défense de la France que de l'assurer, et pour les mêmes raisons; ce n'est pas le lieu d'en discuter — ni de savoir ce que signifient les mots " défense nationale " lorsqu'on affirme que l'idée de nation appartient aux rites, ce que ne pensait pas Staline et ne semble pas penser Eisenhower. Mais à supposer vos suggestions suivies par des armées amies, elles deviennent moins émouvantes, non moins pertinentes. De ce qui est possible, vous dites : « Voici un moyen d'agir »; de ce qui est faux, vous précisez la mortelle survivance ou le romanesque, qui n'est pas tout à fait de l'ordre de l'erreur; peut-être n'est-il plus d'autre façon de traiter du combat.

Pour le reste, je pense à la phrase de Napoléon qu'on vous enseignait, je crois, dès votre arrivée à l'école : « La guerre est un art simple et tout d'exécution. »

Comme les autres arts, d'ailleurs...

André MALRAUX.

A MES COMPAGNONS D'ARMES DU 109^e RÉGI-
MENT D'INFANTERIE QUI TRAVERSÈRENT SANS
FAIBLESSES LES ÉPREUVES DE 1940;

A CEUX DES MAQUIS DE LA CORRÈZE, DE LA
DORDOGNE ET DU LOT QUI RELEVÈRENT LE
DRAPEAU AUX HEURES SOMBRES DE LA
PATRIE;

ET AUX VOLONTAIRES DE LA BRIGADE ALSACE-
LORRAINE QUI NE CONNURENT QUE LA VIC-
TOIRE;

EN TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE POUR TANT
DE COURAGE ET DE SACRIFICES LIBREMENT
CONSENTIS.

AVANT-PROPOS

La propagande enveloppe la vie courante de nos contemporains. Le mensonge, élevé par Goebbels à la hauteur d'une institution d'Etat, a pris une importance décisive dans l'orientation des opinions publiques. Son emploi, généralisé et habile, fausse les bases de toutes les appréciations et désoriente aussi bien les masses dans les nations démocratiques qu'il entretient dans les fictions les peuples soumis à des dictatures. Aucune entreprise sérieuse ne peut aboutir dans un tel climat; le voile qui recouvre l'imposture doit être soulevé pour que puissent être envisagées des solutions raisonnables aux grands problèmes, dont dépend la paix du monde.

C'est pour des fins faciles à déceler, que des propagandes intéressées ont déformé le poids réel des forces russes qui stationnent en Eu-

rope Centrale et Orientale. Cette manœuvre a jeté le doute sur les possibilités d'éviter l'invasion, si ces masses venaient à s'ébranler vers l'Ouest. Une psychose de peur est née de cette présentation voulue; elle amènerait bien vite les vieilles nations occidentales au désespoir, tant les efforts nationaux apparaissent inefficaces et illusoire devant la nature et la forme des dangers annoncés. Elle crée une atmosphère qui conduirait inévitablement à la capitulation sans combat, si la résignation devait l'emporter, ou à un ébranlement profond des structures économiques et financières, si les mesures de défense étaient prises à l'échelle inhumaine qui est implicitement imposée.

Les deux termes de cette alternative sont aussi dangereux l'un que l'autre; un retour aux réalités est indispensable pour que l'effort de défense nécessaire puisse être entrepris sur des bases saines et avec la résolution que peut, seule, donner la croyance à son efficacité.

Pour y parvenir, il importait de mesurer, aussi exactement que possible, les limites de la puissance continentale dominante du moment et de proposer les manœuvres stratégiques qui permettraient d'éviter, ou tout au moins de limiter, l'invasion initiale que redoute l'Europe Occidentale. L'interférence de ses concepts sur



Essai de stratégie occidentale

La sécurité de l'Europe occidentale semble difficile à assurer depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Les progrès techniques et les bouleversements politiques ont profondément modifié les conditions de sa défense. Cet ouvrage analyse les données nouvelles, dont plusieurs seront pour le lecteur de véritables découvertes, et résume ainsi leurs conséquences inéluctables :

- 1) les forces russes ne seraient pas supérieures en Europe, au début des combats, à celles de la Wehrmacht de 1940 ;
- 2) la protection initiale par un « front continu » ne peut être assurée en aucun cas ;
- 3) la stratégie résultant de ce fait capital relève des techniques modernes par le rôle qu'elle confie à l'aviation et aux projectiles atomiques.

Cet ouvrage, loin de s'adresser seulement aux techniciens, tente de rendre intelligible le chaos qui nous entoure, comme l'histoire le fait de celui qui nous précéda, et rend claires, pour la première fois peut-être, les conditions d'une invasion de l'Europe - et de son échec. C'est pourquoi André Malraux écrit dans la lettre qui le précède :

« L'histoire de la guerre n'est qu'un domaine de l'histoire tout court ; et sans doute un essai de stratégie serait-il assuré d'une audience étendue s'il n'était suspect, surtout au lecteur cultivé, d'esprit conventionnel. Ce lecteur a le goût de l'indépendance nationale, non celui de l'esprit de caserne ; le lien entre la liberté de l'esprit et l'expérience de l'auteur est pour lui d'un grand poids, car il sait que la liberté de l'esprit, en ces matières, est souvent d'autant plus étendue que la compétence l'est moins. Peut-être n'est-il donc pas vain qu'au seuil d'un livre qui veut rendre la confusion d'hier (et d'aujourd'hui) intelligible, afin de rendre lucide toute action future, ce qui fut notre fraternité d'armes témoigne de ceci : le spécialiste qui va envisager le combat d'une armée faible - la nôtre - contre une armée forte, n'a commandé, deux ans durant, que des volontaires ; celui qui dit les choses les plus justes du sentiment populaire, de la défense du sol, des limites de la guerilla, du rationnel et de l'irrationnel que la guerre doit à l'homme, est l'un des très rares brevetés d'état-major qui combattirent au maquis. »

« Chacun de nous souhaite connaître, aux questions que posait à César la campagne des Gaules, la réponse de Napoléon. Pourtant ceux qui cherchaient ce que pense un soldat ont été souvent découragés de trouver ce que pense un militaire ; de rencontrer une littérature pieuse qui défend, sous le nom de techniques, des conventions dont ils espéraient précisément qu'elles seraient dénoncées avec une compétence qu'ils ne possédaient pas. De l'histoire militaire, ils attendaient qu'elle leur révélât, mieux que l'autre, la variable complexité du si vieux problème de la force, et les formes particulières qu'il est en train de prendre... »

Ce livre est l'exposé de ces formes, entre lesquelles se jouera peut-être notre destin.

